

## Rue de Mérode

Je suis né le 21 juillet 1956 (jour de la fête nationale belge) à Watermael-Boitsfort qui est une commune de la banlieue de Bruxelles – Belgique. Mon père Joseph Mardaga avait 34 ans et ma mère Anny Carl avait 28 ans. Ma grande sœur, Myriam, allait sur ses 3 ans. C'est ma mère qui a été déclaré ma naissance à la commune. Au départ mes parents pensèrent au prénom de Jean-Marie mais mon grand-père fit remarqué que c'était le prénom du meurtrier de la rue Royale. Alors ma mère à penser à Steve. L'employé flamand a refusé le prénom Steve proposé par ma mère. Il a donc noté Stephan : sans accent aigu et sans le 'e' à la fin mais avec le 'ph'. Ce qui fait un prénom mi-français mi-flamand. C'est bien ce prénom Stephan qui apparaît sur l'acte de baptême qui a eu lieu le 29 juillet 1956 en l'église St Antoine à Forest. N'empêche que toute ma jeunesse on m'a appelé Steve. Ce n'est que vers l'âge de 23 ans que j'ai demandé avec insistance à tout le monde de m'appeler par mon vrai prénom Stephan.

Ma mère ne put m'allaiter, ainsi que mes deux petits frères Charles et Antoine. Anny en parlait comme son grand désespoir, elle qui voulait une ribambelle d'enfants. Mais après le quatrième enfant, elle a décidé que quatre était un nombre suffisant.

Nous habitions au 351<sup>A</sup> rue de Mérode à Forest. Cette longue rue venant de l'ancienne brasserie William- Ceuppens aboutissait entre la gare du Midi et la Porte de Hal. Le quartier à l'époque était mi-populaire mi-bourgeois. Nous logions au 2ème étage dans un appartement dit en enfilade près de l'église Saint Antoine.

Aussi loin que je me souviens, il revient à ma mémoire le cauchemar récurrent qui suit.

La porte de la chambre, dans laquelle tu dormais, donnait sur le palier. Couché dans ton lit la nuit, tu entendais des pas lents et lourds qui montaient l'escalier. La peur te prenait à l'idée qu'une personne mal intentionnée envers ta personne se rapprochait. La terreur était à son comble quand les pas s'arrêtaient au niveau de notre palier. Tu appréhendais qu'il entre dans la chambre. Puis les pas reprenaient leur ascension pour disparaître dans les étages supérieures. Tu ne peux dire maintenant si c'était la réalité ou un cauchemar.

Dans les toilettes se trouvait à droite de la cuvette des w-c une grande boîte de métal sur laquelle figurait la représentation de la tête d'une femme avec une coiffure alsacienne : une sorte de très grand chapeau noir porté sur l'arrière de la tête et donc les deux côtés se déployaient en forme d'aile de corbeau.

Ses deux yeux te regardaient de face et son regard te fixait avec réprobation. Cela te terrorisait. La peur de voir ces yeux commençait avant d'ouvrir la porte des toilettes. Tu détournais la tête pendant que tu urinais ce qui avait pour conséquence que tu pissais à côté. Depuis cette période-là et pendant longtemps, tu as toujours eu difficile à soutenir le regard de quelqu'un.

Au niveau physique, je n'étais pas gâté : myope et astigmate, des végétations nasales qui me donnaient un timbre de voix nasillard et les genoux cagneux qui formaient mes jambes en X avec les genoux qui se touchaient. Ces problèmes ont été résolus par le port de lunettes, une opération des sinus et des séances chez un kinésithérapeute. En m'emmenant à l'hôpital, ma mère m'avait

rassurée en disant qu'elle viendrait me rechercher le lendemain et me laissait aux mains d'infirmières très charmantes et aux petits soins : j'étais aux anges.

Ma mère avait peur que je souffrais de rachitisme et a donc décidé de m'envoyer pour un séjour à la côte belge à Coq sur Mer dans un préventorium prénommé Familia appartenant à la mutuelle 'La Famille'.

Nous étions en hiver, tu avais trois ans et demi. Tu vivais dans une famille heureuse avec ta grande sœur et ton petit frère tout bébé. Ton papa partait très tôt le matin mais tu le voyais revenir de son travail avec son uniforme, une grande cape et un képi. Ta maman prépare une valise et m'habille de vêtements chauds. Nous sommes partis tous les deux en autocar vers une destination inconnue. Un long trajet et j'avais ma maman pour moi tout seul. Nous sommes arrivés devant une immense bâtiment. Nous sommes entrés et par de longs couloirs nous avons pénétrés dans un bureau où il y avait une dame derrière une table. Tu ne comprenais pas ce que ta maman et cette femme disaient. Puis la madame m'a montré des jouets. Tu étais très content de pouvoir jouer. Tout à coup tu entends la porte derrière toi se refermer. Tu te retournes. Ta maman avait disparue. Tu as poussé un cri « maman ». Mais elle n'est pas apparue. Elle avait disparue. Tu as pleuré de désespoir mais en vain. Ta maman t'avait abandonnée à tout jamais. Un jour on t'amènes à l'accueil. Ta sœur, ton papa et ta maman étaient là. Ils m'ont donné un jouet mais tu voulais qu'ils ne partent pas sans toi. Nous sommes allés faire une promenade le long de la mer. Il faisait très froid et il y avait beaucoup de vent. Tu n'étais pas content que ton papa et ta maman t'avaient abandonné, tu étais très triste. Mais tu étais content de revoir ta grande sœur.

En automne de l'année 1960, ma mère a refait le coup mais cette fois Myriam était avec moi ce qui m'avait enchanté. Nous pouvons le constater sur les deux photos ci-dessous.



*Hiver 1959 - 1960*



*Automne 1960*

Ce sentiment d'abandon s'est renouvelé quelques années plus tard. Nous sommes allés ma mère et moi rendre visite à ses parents dans la ferme au Grand-Duché de Luxembourg. Nous avons pris le train, un autre train et puis dans la soirée un autocar pour nous rendre au village de Christnach. La fatigue aidant ainsi que le ronronnement du moteur diesel de l'autobus me berçaient tandis que les phares éclairaient les routes de campagne. Après un jour ou deux, ma mère la valise à la main nous dit au revoir sans m'annoncer qu'elle allait revenir me chercher. Debout sur le perron, je la vois encore descendre la rue et j'ai pensé qu'elle m'avait à nouveau abandonné.

Joseph, notre papa, durant la guerre 40-45 avait été déporté en Allemagne comme travailleur obligatoire. Une association de déportés avait été créée. Les cotisations ainsi que d'autres rentrées financières servaient à payer la fête de Saint-Nicolas, patron des enfants en Belgique. A cette occasion les familles étaient réunies dans une très grande salle de fêtes où étaient alignées les tables et les chaises devant une grande estrade. L'après-midi commençait par la projection de films pour enfants style Charlie Chaplin qui faisaient rire tout le monde aux éclats. Puis arrivait du fond de la salle Saint-Nicolas. Avec sa longue barbe blanche, la crosse à la main, ses gants blancs garnis de bagues, sa mitre et sa longue toge, il en imposait. Arrivé à l'estrade il s'asseyait sur son trône parmi des quantités de cadeaux. Commençait alors l'appel des noms des enfants et nous allions chercher notre cadeau. Souvenir inoubliable.

A une autre fête de Saint-Nicolas, le frère de notre père, mon parrain Claude, était venu à l'appartement les bras chargés de cadeaux. J'avais reçu un train mécanique avec les rails. Aidé par mon papa et mon parrain, j'essayais tant bien que mal de le faire fonctionner sans résultat. J'étais trop petit. Ils ont donc décidé de donner le cadeau à ma sœur. J'ai toujours cru que c'était celle-ci qui me l'avait chapardé et je lui en ai voulu pendant des années. C'est bien plus tard que j'ai su la vérité.

Une amie de la famille m'a emmené un jour voir le spectacle d'un cirque. Le souvenir n'est pas très clair mais ce fut pour moi féérique.

A la naissance d'Antoine, on a mis les 4 enfants sur le divan pour la photo. Antoine était sur les genoux de Myriam. Après la première prise de vue, j'ai râlé car je n'avais pas Antoine sur les genoux. Alors on me l'a donné et une nouvelle photo a été prise.

Quand nous allions voir notre grand-mère qu'on appelait Bobonne, celle-ci me donnait un biscuit rond farci au chocolat qui présentait sur l'emballage un prince. Il se nommait Choco-Prince. J'étais ravi. Je me souviens également de tante Flore que j'aimais beaucoup. Elle était la femme du frère, François, de mon grand-père paternel Jean-Baptiste.

Ma mère me trouvait beau et encore mieux habillé en fille. Elle m'avait laissé pousser les cheveux longs et m'a inscrit à un concours de beauté pour petites filles : j'ai gagné le deuxième prix. Une photo a été prise, agrandie et encadrée. Elle a trôné bien en vue pendant toute ma jeunesse dans le salon familial. Quand les gens passaient à la maison et demandaient si c'était ma sœur Myriam, ma mère répondait toute fière que c'était moi si beau en petite fille. Alors les gens s'émerveillaient ou rigolaient : dans les deux cas c'était la honte pour moi.



